

Faculté des Sciences Économiques, Sociales et de Gestion
Premier bac Eco, Ing, Pol, Commu, Philo

Introduction à la Sociologie

Prof. Natalie Rigaux

PARTIE A LIVRE OUVERT (+/- 2 heures ; 10 points sur 20)

Anny Duperey a perdu ses parents à l'âge de 8 ans. Dans « Le voile noir » (Seuil, 1992, pp. 114-116), elle raconte comment, pendant longtemps, elle a vécu sans plus aucun souvenir d'eux ; faisant comme si elle n'en était pas affectée. Or, un jour, alors qu'elle a une vingtaine d'année...

1. Dans cet extrait, quelle règle de l'interaction n'est pas respectée ? Par qui ?
2. Quel effet cela a-t-il sur l'interaction ? les autres interactants ? l'identité de la narratrice ? son sentiment par rapport à la réalité ?

Je passais une soirée dans un restaurant avec quelques personnes, six ou sept peut-être, dont la plupart m'étaient inconnues. J'avais sans doute été amenée à partager leur dîner par un ami ou un amant de passage, je ne m'en souviens plus. Vers la fin du repas la conversation était devenue assez intime entre eux et je finissais mon dessert en écoutant vaguement, poliment indifférente.

Pourtant, inconsciemment, mon intérêt devait être en éveil car on discutait de la difficulté de s'entendre avec ses parents, de l'incompréhension entre les générations, etc. Une jeune femme surtout, en face de moi – pas tout à fait en vis-à-vis mais à gauche de la personne qui me faisait face, de cela je me souviens très bien si je ne sais plus qui elle était –, discourait ardemment sur le sujet, s'étalant sur les rapports épouvantables qu'elle avait eus avec son père et sa mère dès sa petite enfance.

J'écoutais sans participer, toute à mon soulagement habituel, sans doute, d'être au-delà de ces problèmes, suprêmement détachée – merci mon Dieu d'être orpheline et d'éviter tout cela – et je l'entendais expliquer de quelle manière « définitive » elle avait réglé le problème.

Elle n'avait pas vu ses parents depuis plus de dix ans, ne leur avait jamais écrit, ne voulait même pas savoir ce qu'il advenait d'eux et – comme la vie est bien faite ! – ils s'étaient expatriés, mettant entre elle et eux plusieurs milliers de kilomètres, rendant ainsi parfaite sa libération. Elle ajouta, et c'est là que je relevais la tête du dessert qui semblait accaparer toute mon attention : « Pour moi c'est comme si ils étaient morts, ils n'existent plus. » Je

Faculté des Sciences Économiques, Sociales et de Gestion
Premier bac Eco, Ing, Pol, Commu, Philo

Introduction à la Sociologie

Prof. Natalie Rigaux

m'entendis alors prononcer doucement : « Non, ils existent. » Les mots m'étaient venus tout seuls, malgré moi.

Après un moment de surprise à voir cette quasi-inconnue prendre brusquement parti dans une discussion qui ne l'intéressait guère jusque-là, elle réitéra à mon intention la négation de leur existence pour elle.

« Vous ne pouvez pas dire ça, m'entétais-je, ils existent. » Et la femme s'entêta à son tour, obstinée dans sa conviction sincère. Et montait en moi, jaillissant de je ne savais quel tréfonds, une colère devant l'obtusité, une révolte contre son impuissance à sentir l'abîme qu'il y avait entre « comme si » et la réalité, et contre ma propre impuissance à le lui faire comprendre.

Je ne sais combien de temps nous patageâmes ainsi, tendues face à face, nous battant avec les mots, avec entre nous, au milieu de la table, l'indicible.

Et tout en disant qu'elle savait vaguement où ses parents VIVAIENT, que sa mère ÉTAIT ceci et que son père DEVIENDRAIT un vieil imbécile, elle continuait à m'affirmer que le fait qu'ils soient vivants ou morts n'avait pour elle aucune importance. De mon côté j'avais beau lui jeter à la figure mes « jamais plus », « pour toujours », je ne trouvais pas de mots assez forts pour exprimer la sensation du vide définitif, si rapide et si définitif, qui ne pouvait s'expliquer mais seulement être ressenti. Je me sentais lourde tout à coup d'une impartageable expérience, sans parvenir à lui faire éprouver que le jour où sa colère – ou son amour déçu – ne serait plus dirigée vers un but existant, même à des milliers de kilomètres, elle lui resterait sur le cœur avec un grand vide autour. Morts, fini, trop tard, plus rien, néant, silence... En désespoir de cause, je revenais toujours à ce mot, ce mot qui à lui seul, entre l'affirmation et la négation, contenait le secret primordial, et je me rappelle fort bien avoir fini les mains accrochées au bord de la table, tremblante d'une incoercible rage qui dépassait largement l'envie de convaincre une inconnue, criant dans ce restaurant en martelant les syllabes : « ILS E-XIS-TENT !! »

Je ne sais comment la chose se termina, dans le silence et la gêne, sans doute. Je me souviens avoir ressenti un grand moment de solitude, me calmant petit à petit, l'esprit troublé. J'avais passé les bornes de la conversation polie et chacun s'était repris, affectant de n'y plus penser. Mon interlocutrice avait récupéré une froide réserve et tentait maladroitement de renouer une conversation avec ses voisins, de grands blancs pesant entre les phrases.

J'avais l'impression que la table s'était soudain élargie entre eux et moi, et qu'au milieu d'un petit désert, de la même manière que la jeune femme allait perdre un jour le but de sa colère, je gardais pour moi seule un désarroi, une faiblesse dont elle n'avait été que le révélateur. Ne venais-je pas de trahir mon détachement sans faille, l'indifférence que j'affichais habituellement vis-à-vis de la mort des miens, et d'entrevoir que les bases sur lesquelles reposait ma force n'étaient pas si solides que je le croyais ?